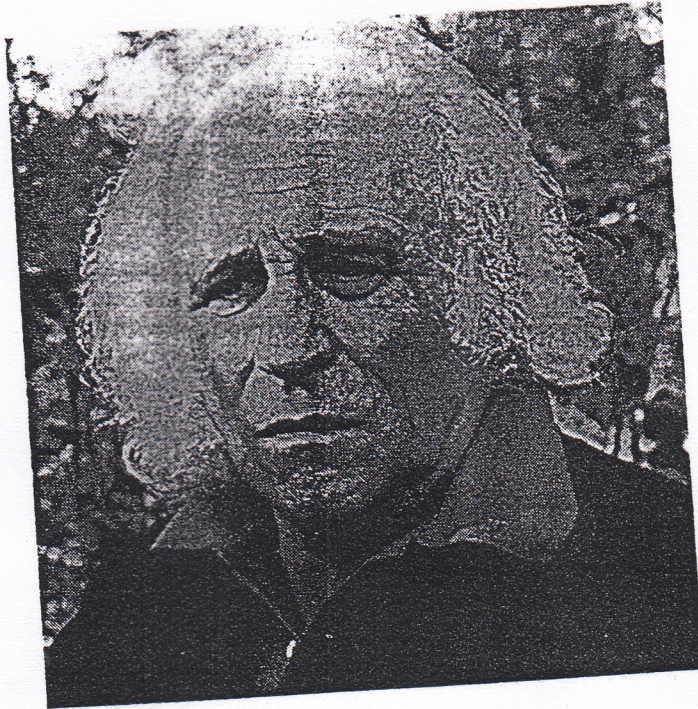




DANS LE VENTRE DU DRAGON

Léo Ferré est un être singulier, tout d'une pièce, intransigeant. Il aime ou il n'aime pas. Pas de demi-mesures. Il est comme il est : à prendre ou à laisser. Enfin, c'est l'image qu'on pouvait retenir de lui une fois terminée la conférence de presse tenue en cette matinée de fin septembre. Quatre heures plus tard, en tête-à-tête, il était tout à fait charmant, rarement virulent ou acerbe.

Ferré devient intarissable quand il s'agit de parler de poésie, de musique, de solitude. « Là, je continue à croire qu'elle rampe, souvent... Je pense à ceux qui écrivent et feraient bien de ne pas écrire. » Léo est de cette race de poètes véritables – race en voie d'extinction, hélas ! – qui voient la poésie comme une activité qui accomplit un projet libre. Et un acte libre est un acte injustifiable, miraculeux, souvent incompris. « C'est triste quand on n'arrive pas à se faire comprendre. Alors j'arrête un petit peu. Ça peut arriver que les gens ne me comprennent pas, mais je le vois tout de suite. De toute façon, ça ne m'intéresse pas... Ce qui m'intéresse, c'est de faire ce que je fais. Les gens écoutent et puis je n'ai pas à les connaître. La musique est la voiture, le véhicule qui apporte les paroles dans l'oreille des gens. Je suis l'autre qui a écrit et qui s'en va, tu comprends ? »

Parlons-en de la musique ! Je rappelle au chanteur cette anecdote de jeunesse alors qu'il était âgé d'à peine 10 ou 11 ans. Il se trouvait dans une crèmerie et entend à la radio la cinquième symphonie de Beethoven. Léo Ferré pleure et n'ose pas révéler à sa mère que c'est la musique qui l'émue à ce point. « J'ai dit à ma mère que je pleurais parce qu'elle allait repartir. » Pourquoi cette pudeur ? « J'avais honte de pleurer devant ma mère. J'étais conscient que la cinquième symphonie était une affaire extraordinaire. Je l'écoutais et ça m'a été jusqu'au profond de l'âme, quoi ! »

Seul avec la musique

Quand Ferré parle de musique, il l'associe à un océan de bien-être, mais également à un lieu de damnation. La musique lui permet de toucher une solitude existentielle. Est-il bien dans la solitude ou bien provoque-t-elle de l'angoisse ? « C'est par moments angoissant et puis c'est revivifiant, quoi ! La solitude, c'est une camarade pour moi. » Puis il poursuit : « Avec la musique, je suis seul. La musique, c'est... tout le monde qui entre en moi. Et il n'y a aucune raison que je cherche autre chose. La musique, c'est inexplicable, c'est extraordinaire ! Vraiment. Ça me remplit. » On ne se surprendra donc pas qu'il trace des analogies entre la direction d'orchestre symphonique et l'acte d'amour. Diriger un orchestre, pour lui, c'est comme faire l'amour 10 000 fois.

Ferré voit la création comme un acte très viscéral, très physique. Le mot « ventre » s'inscrit souvent dans ses métaphores ou ses propos. « C'est un mot qui regarde surtout les femmes. Pour moi, la femme c'est l'être premier. C'est la mère et la mer. Si on se met bien ça dans la tête, on estime, on aime la femme comme il faut l'aimer. »

Ce qui nous trappe lorsqu'on écoute les chansons de Ferré, c'est cette façon personnelle qu'il a de vibrer sensuellement avec son texte et de savoir transmuier en beauté une douleur ou une révolte profondément ressenties, de cracher ses émotions et de nous remuer, de nous tordre l'âme. Chaque image nous réclame puisqu'on sent cette rencontre amoureuse entre le verbe et la mélodie. Léo Ferré a toujours été fasciné par les poètes, qu'il s'agisse d'Apollinaire, Aragon, Baudelaire, Verlaine, etc. Il raconte pourquoi il a mis en musique *L'invitation au voyage* de Baudelaire : « Quand j'avais 12 ans, j'avais été avoir un film dont le titre était *Parir*. Il y avait dans ce film un chanteur baryton qui interprétait *L'invitation au voyage* mis en musique par le musicien Duparc. Ça m'avait frappé beaucoup parce que c'était très beau. Et il ne me serait jamais venu à l'idée de mettre une poésie en musique après avoir entendu ça si beau. Puis un jour, j'étais à Paris, en 1957 ; c'était le centenaire des Fleurs du mal. J'ai ouvert le Baudelaire et puis je me suis mis à chanter, à faire une petite valse sur *L'invitation au voyage*, et je me suis rendu compte à un moment donné que le passage "Des meubles luisants / Polis par les ans / Décoraient notre chambre" n'était pas dans la musique de Duparc. Il avait coupé ça. Et alors je me suis entendu dire : "Léo ! Tu sauves les meubles !" Et c'est comme ça que j'ai mis en musique les poètes. »

Vous êtes un traître

Puis, inévitablement, nous parlons de ses liens avec les surréalistes. Aragon, d'abord, qu'il a mis en musique tout de suite après avoir acheté son livre *Le roman inachevé*. Ensuite, André Breton, le pape du surréalisme, avec qui Ferré était très ami. La rupture entre eux a été inévitable et liée à la publication de *Poète, vos papiers !*. « Breton venait manger chez moi de temps en temps. J'avais loué une petite maison de campagne pour aller passer le week-end. Il venait ; il ne parlait pas de lui, jamais, contrairement à Aragon qui ne faisait que ça, parler de lui. Alors un soir donc, je fais écouter à Breton au magnétophone les poésies de *Poète, vos papiers !* Il a écouté. Je lui ai alors dit ce que je n'aurais jamais demandé à quiconque, en me disant que ce serait formidable s'il disait oui : "Est-ce que vous acceptez de me faire une introduction ?" "Léo, c'est fait !" qu'il me dit. Quand il est allé se coucher, je lui ai donné le manuscrit dactylographié de ce qu'il avait écouté, en pensant qu'il allait le lire durant la nuit. Ce qui a dû se passer puisque le lendemain j'étais dehors et je vois Breton faire la gueule sur un fauteuil. Je vais vers lui : "André, ça va ?" Il m'a dit exactement ce que je vais vous dire et que je n'ai jamais compris : "Léo, en cas de danger de mort, ne faites jamais paraître ce livre". Alors, je me suis

introduit moi-même dans ce livre en parlant d'écriture automatique et tout ça. Breton m'a téléphoné : "Vous êtes un traître !" » Ferré, avec cette préface qui était en soi un manifeste, venait de froisser l'auteur du Manifeste du surréalisme.

Six bananes et la liberté

L'attitude rebelle et anarchique de Léo Ferré remonte à l'enfance. Une histoire assez savoureuse est celle où, à neuf ans et demi, Ferré, alors qu'il partait au collège, avait dans la valise des fruits offerts par sa mère. Il avait six bananes. À l'époque, les bananes étaient contingentées en Italie parce que l'Italie ne voulait en recevoir que de l'Éthiopie. Ce qui signifie qu'il fallait payer des droits à la douane ou bien laisser les bananes. Le douanier a voulu prendre les bananes... Ferré a pelé les bananes, les a bouffées et a déposé les peaux sur le comptoir. « C'est la première fois que j'ai eu un geste d'homme. Vous auriez dû voir le type. Il a été éberlué que je mange six bananes et que je dise : "Non, non ça vous pouvez les garder". Ça, c'étaient les peaux de bananes ! »

Je me souviens avec précision de la dernière phrase dite à Léo Ferré juste avant de le quitter à la fin de l'entrevue : « C'est précieux, la liberté ». Il avait alors répété, après moi, exactement les mêmes mots : « C'est précieux, la liberté ». Mais avec une expression ! Et cette phrase avait une toute autre résonance, une toute autre gravité, comme si le poids de toute une vie habillait ces mots d'un sens tellement fort. Je regrettais d'avoir arrêté mon magnétophone quelques minutes avant et de ne pas avoir emprisonné cette phrase.

Deux jours plus tard, j'assistais à son spectacle. Ferré était vêtu de noir et portait encore ses petites chaussettes rouge clair. J'étais en compagnie d'un ami qui connaissait bien l'œuvre du chanteur. Ferré nous avait tenus dans une espèce de recueillement, deux heures entières. Il était bien d'en parler ensuite, de ce mystère, de cette présence. Et même de cette surprise. « T'es-tu senti mal quand il a eu son trou de mémoire dans *L'affiche rouge* ? » ai-je demandé à mon copain. « Oui, je me demandais pourquoi le sonorisateur ne lui soufflait pas le texte. Mais il est têtue, tu as vu, toute la chanson d'ensuite, il a cherché et trouvé le vers oublié. », qu'il me répond. Je continue : « C'était touchant quand il faisait semblant de jouer du violon, quand il en mimait les gestes ». « Oui. » Sur le chemin du retour, le dialogue se poursuivait : « D'après toi, pourquoi Ferré met ses mains devant son visage ? » ai-je demandé à l'ami, en faisant moi-même le geste, alors que nous étions à un feu de circulation. « Pour exprimer une grande douleur, j'imagine ». Tout en contrastes, ce Léo, de sang et d'obscurité